Master 1 anthropologie

Journal de terrain

OULD FELLA Abdenour

2014-2015

Jeanne Favret-Saada, *désorceler*, Editions de l’Olivier, 2009.

Chapitre 6, Etre affecté, pp145-161. Communication publiée dans *Gradhiva,* n°8, 1990.

« [….] Les anthropologues anglo-américains prétendaient au moins pratiquer l’« observation participante ». J’ai mis un certain temps à déduire de leurs textes sur la sorcellerie quel contenu empirique on pouvait assigner à cette curieuse expression. En rhétorique, cela s’appelle un *oxymoron :* observer en participant, ou participer en observant, c’est à peu près aussi évident que de déguster une glace brûlante. Sur le terrain, mes collègues semblaient combiner deux genres de comportements : l’un, actif, un travail régulier avec les informateurs rémunérés qu’ils interrogeaient et observaient ; l’autre, passif, l’assistance à des événements liés à la sorcellerie (disputes, consultations de devins…). Or le premier comportement ne peut en aucun cas être désigné par le terme de « participation » (l’informateur, par contre, semble bien « participer » au travail de l’ethnographe) ; et pour ce qui est du deuxième, « participer » équivaut à essayer de se trouver là, cette participation étant le minimum exigible pour qu’une observation soit possible. (p147)

Donc, ce qui comptait, pour ces anthropologues, ce n’était pas la participation, mais l’observation. (p148) [….]

Aussi, les Bocains, pour défendre l’accès à une institution qui leur rendait des services si éminents, dressaient-ils la solide barrière du mutisme, avec des justifications du genre : «  la sorcellerie, ceux qui ne sont pas pris, ils ne peuvent pas en parler », ou « on ne peut pas leur en parler ». Ils ne m’ont donc parlé que quand ils ont pensé que j’y étais « prise », c’est-à-dire quand des réactions échappant à mon contrôle que j’étais affectée par les effets réels-souvent dévastateurs- de telles paroles et de tels rituels. Alors, certains ont pensé que j’étais une ensorceleuse, et ils m’ont parlé pour me demander d’officier, d’autres, que j’étais ensorcelée, et ils m’ont parlé pour me tirer d’affaire. A part les notables (qui eux, parlaient volontiers de sorcellerie mais pour la disqualifier), personne n’a jamais eu l’idée de m’en parler parce que je serais ethnographe. (p152)

[….] Ils [Bocains] exigeaient de moi que j’expérimente pour mon compte personnel-pas celui de la science- les effets réels de ce réseau particulier de communication humaine en quoi consiste la sorcellerie. Autrement dit, ils voulaient que j’accepte d’y entrer comme partenaire, et que j’y engage les enjeux de mon existence d’alors. Au début, je n’ai cessé d’osciller entre ces deux écueils : si je « participais », le travail de terrain devenait une aventure personnelle, c’est-à-dire le contraire d’un travail ; mais si je tenais « d’observer », c’est-à-dire de me tenir à distance, je ne trouvais rien à « observer ». Dans le premier cas, mon projet de connaissance était menacé, dans le second, il était ruiné. (p153)

Bien que je n’aie pas su, quand j’étais sur le terrain, ce que je faisais ni pourquoi, je suis frappé aujourd’hui par la netteté de mes choix méthodologiques d’alors : tout s’est passé comme si j’avais entrepris de faire de la « participation » un instrument de connaissance. Dans les rencontres avec les ensorcelés et désorceleurs, je me laissais affecter, sans rechercher à enquêter, ni même à comprendre et à retenir. Rentrée chez moi, je rédigeais une sorte de chronique de ces événements énigmatiques (il se produisait parfois des situations chargées d’une intensité telle qu’elle me rendait impossible cette prise de notes  *a postériori*). Ce journal de terrain, qui fut longtemps mon unique matériau, avait deux objectifs. (p153)

Le premier était à très court terme : essayer de comprendre ce qu’on me voulait, trouver une réponse à des questions urgentes du genre « Pour qui celui-ci me prend-il ? » (une ensorcelée, une désorceleuse) ; « Qu’est-ce qu’Untel me veut ? » (que je le désorcèle…). J’avais intérêt à trouver (p153) la bonne réponse, puisque à la rencontre suivante on me demandait d’agir. Mais en général je n’en avais pas les moyens : la littérature ethnographique sur la sorcellerie tant anglo-saxonne que française, ne permettait pas de se représenter ce système de places en quoi consiste la sorcellerie. J’étais précisément en train d’expérimenter ce système en y hasardant ma propre personne. (P154)

L’autre objectif était à long terme : j’avais beau vivre une aventure personnelle fascinante, à aucun moment je ne me suis résignée à n’y jamais rien comprendre.

Ce journal de terrain, j’en ai récrit et publié une partie avec Josée Contreras sous le titre de *corps pour corps* . Ses lecteurs auront peut-être noté qu’il n’y a rien dans ce journal qui l’apparente à ceux de Malinowski ou de Métraux. Le journal de terrain était pour eux un espace privé où ils pouvaient enfin se laisser aller, se retrouver eux-mêmes en dehors des heures de travail pendant lesquelles ils s’étaient contraints à faire bonne figure devant les indigènes. En somme un espace de récréation personnelle, au sens littéral du terme. Les considérations privées ou subjectives sont, au contraire, absentes de mon propre journal, sauf si tel événement de ma vie personnelle avait été évoqué 154 avec mes interlocuteurs, c’est-à-dire inclus dans le réseau de communication sorcellaire. (p155)

L’une des situations que je vivais sur le terrain était pratiquement inracontable : elle était si complexe qu’elle défiait la remémoration et, de toute façon, elle m’affectait trop. Il s’agit des séances de désorcellement auxquelles j’assistais soit comme ensorcelée (ma vie personnelle était passée au crible et j’étais sommée de la modifier), soit comme témoin aussi bien des clients que la thérapeute (j’étais constamment sommée d’intervenir à brûle-pourpoint). Dans les premiers temps, j’ai pris beaucoup de notes en rentrant chez moi, mais c’était plutôt pour calmer l’angoisse d’avoir à m’y engager personnellement. Une fois que j’ai accepté d’occuper la place qui m’était assignée dans les séances, je n’ai presque plus jamais pris de notes : tout allait trop vite, je laissais se faire les situations sans me poser de questions et, de la première séance à la dernière, je n’ai quasiment rien compris de ce qui se passait. Mais j’ai discrètement enregistré une trentaine de séances sur les quelques deux cents auxquelles j’ai assisté, pour constituer un matériau sur lequel je puisse travailler plus tard. (p155)

Afin d’éviter les malentendus, je voulais faire remarquer ceci : accepter de « participer » et d’être affecté, cela n’a rien à voir avec une opération de connaissance par empathie, quel que soit le sens dans lequel on entend ce terme. Je vais en considérer les deux acceptions principales, et montrer qu’aucune d’entre elles ne désigne ce que j’ai pratiqué sur le terrain.

Selon la première acception, indiquée dans *L’Encyclopaedia of Psychology*, « empathiser » consisterait, pour une (155) personne, à « expérimenter par procuration les sentiments, perceptions et pensées d’autrui ». Par définition, ce genre d’empathie suppose donc de la distance : c’est bien parce qu’on n’est pas à la place de l’autre qu’on tente de se représenter ou d’imaginer ce que serait d’y être, quel sentiment, perceptions et pensées on aurait alors. Or moi, j’étais justement à la place de l’indigène, agitée par les sentiments, perceptions et pensées de qui occupe une place dans le système sorcellaire. S i je prétend qu’il faut accepter de les occuper plutôt que s’imaginer y être, c’est pour la raison simple que ce qui s’y passe est littéralement inimaginable, en tout cas pour un ethnographe, habitué à travailler sur les représentations : quand on est dans une telle place, on est bombardé d’intensités spécifiques (appelons-les des affects), qui ne signifient généralement pas. Cette place et les intensités qui lui sont attachées ont donc à être expérimentées : c’est la seule façon de les approcher. (p156)

Une deuxième acception de l’empathie-*Einfühlung*, qu’on pourrait traduire par communion affective- insiste au contraire sur l’immédiateté de la communication, sur la fusion avec l’autre qu’on atteindrait par l’identification avec lui. Cette conception est muette sur le mécanisme de l’identification, mais elle insiste sur son résultat, le fait qu’elle permette de connaître les affects d’autrui. Je dis, au contraire, qu’occuper telle place dans le système sorcellaire ne me renseigne en rien sur les affects de l’autre ; occuper telle place m’affecte, moi, c’est-à-dire mobilise ou modifie mon propre stock d’images, sans pour autant m’instruire sur celui de mes partenaires. Mais- et j’insiste sur ce point, car c’est là que devient éventuellement (P156) possible le genre de connaissance que je vise – le seul fait que j’accepte d’occuper cette place et d’en être affectée ouvre une communication spécifique avec les indigènes : une communication toujours involontaire et dépourvue d’intentionnalité, et qui peut être verbale ou non. (P157)

Comme on le voit, qu’un ethnographe accepte d’être affecté n’implique pas qu’il s’identifie au point de vue indigène, ni qu’il profite de l’expérience du terrain pour se chatouiller l’ego. Accepter d’être affecté suppose toutefois qu’on prenne le risque de voir s’évanouir son projet de (p158) connaissance. Car si le projet de connaissance est omniprésent, il ne se passe rien. Mais s’il se passe quelque chose et que le projet de connaissance n’a pas sombré dans l’aventure, alors une ethnographie est possible. (P159) [….] »